



CHAMPION Depuis 1955, sur la Plaza del Mío Cid à Burgos, *El Cid Campeador*, sur son fidèle destrier Babieca, pointe fièrement son épée vers Valence. Œuvre de Juan Cristóbal González, la statue rend hommage au redoutable guerrier, qui, par sa bravoure héroïque, fut « *un miracle des grands miracles du Seigneur* ».

© TEO MORENO MORENO/ALAMY/HEMIS.

Sur les traces du Cid

Par Jean Morel

En Espagne, un chemin de 1 400 km relie Vivar del Cid, village natal du héros castillan, à Valence, le royaume qu'il conquiert sur les Maures en 1094. Une occasion de redécouvrir cette figure complexe de la Reconquête qui inspira Corneille, Hugo et tant d'autres.



HÉROS En haut : le monument érigé à la mémoire du Cid à Vivar del Cid, le hameau où il naquit vers 1043. Ci-dessus, à gauche : la porte Santa María, à Burgos. Sur cet arc triomphal sont représentées les figures majeures de l'histoire de la Castille, parmi lesquelles le Cid (au registre supérieur, à droite, au côté de Charles Quint). Ci-dessus, à droite : la dalle funéraire sous laquelle les restes du Cid et de Chimène ont été déposés, en 1921, à la croisée du transept de la cathédrale de Burgos. Page de droite : la Tizona (ou Tizón), l'épée que *Le Poème de mon Cid* attribue au *Campeador* (Madrid, Real Armería). Celui-ci aurait gagnée à Valence après sa victoire sur le roi du Maroc, Búcar.

C'est une joie, par les temps qui courent, d'avoir un grand homme à admirer. Que cet homme soit contemporain ou mort il y a neuf cents ans importe peu. Seule compte la force irradiante du modèle, l'énergie qu'il inspire. Avec son histoire conquérante et mystique, l'Espagne offre quelques beaux échantillons d'héroïsme. Parmi eux, il y en a un que les Espagnols ont longtemps chéri et que les Français, grâce à Corneille, connaissent parfois de nom : le Cid. « Cid » : mot sec, acéré, sifflant, flèche taillée pour percer l'oubli des siècles, vient de l'arabe (*sidi*) et signifie « seigneur ».

Né vers 1043, mort en 1099, le Cid s'appelait Rodrigue Díaz de Vivar. Il était castillan, à une époque où la Castille était une marche de la chrétienté, en contact immédiat avec l'Islam. C'était essentiellement un guerrier, chevalier de cette petite noblesse que la paix ennuyait comme une déchéance et qui commençait à s'enrichir par les armes. Exilé par son seigneur, il dut gagner son pain à la pointe de l'épée, se rendit célèbre par la conquête de Valence et fut à peu près le seul à tenir tête aux Almoravides, ces Berbères fanatiques qui envahissaient alors la péninsule à la rescousse des *taïfas* andalouses. Sa vie est une succession de triomphes. S'intéresser à lui, c'est avoir un pied dans la fable, un pied dans l'Histoire. Ou comme dirait Hugo dans *La Légende des siècles*, c'est écouter de l'histoire aux portes de la légende.

Il existe aujourd'hui un chemin sabrant l'Espagne de Burgos à Valence sur les traces du héros, une espèce de pèlerinage profane qui fait remonter le temps jusqu'à ce trouble XI^e siècle où les chrétiens brûlaient du désir d'en découdre. Rien de tel, pour se gonfler d'enthousiasme, que d'enfourcher une moto et de s'élaner plein gaz sur les pistes de Castille et d'Aragon, avec, au fond du sac, *Le Poème de mon Cid*, chef-d'œuvre fondateur de la littérature espagnole, composé un siècle après la mort de Rodrigue.

Notre reportage épique commence dans un lieu grandiose et déprimant. Vivar del Cid est un hameau quelconque

à 10 km au nord de Burgos. Autour, c'est le plateau de Castille, une espèce de désert fertile, « *Mer de plaines ayant les collines pour vagues, / (...) L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche, / Et de cette misère extrait de la fierté* » (Hugo). Pas de commerce, pas de bar. Seul un couvent de clarisses tient bon dans cette désolation. L'église, vide, sonne encore l'angélus. C'est là que Rodrigue est né. C'est là, surtout, qu'il dut tout quitter, banni par Alphonse VI, roi de León et de Castille. « *De ses yeux pleurant si fortement / il tournait la tête et restait à regarder [ses palais]. / Il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas, / les perchoirs vides, sans fourrures ni manteaux, / et sans faucons et sans*



Entre l'un et l'autre bloc, une alternance de razzias et d'alliances. Époque de désordre, pleine de contrastes extrêmes, où le meilleur de l'homme côtoie le pire et où un *condottiere* énergique peut tirer son épingle du jeu.

À Burgos, Rodrigue trouva porte close. Depuis (c'était il y a neuf cents ans), l'ancienne capitale de Castille s'est repentie d'avoir chassé son champion. Il est partout. Sur la fameuse porte Santa María, aux côtés de Charles Quint. Sur la place éponyme, statufié, brandissant en direction de Valence une épée maculée de fientes. Au cœur de la cathédrale, sous une dalle de marbre rose, autour de laquelle tournicotent

S'intéresser au Cid, c'est avoir un pied dans la fable, un pied dans l'Histoire.

autours mués. / Mon Cid soupira, car il avait grand-peine. » (*Le Poème*).

Pourquoi l'exil ? Rodrigue avait razzié des terres musulmanes sans l'autorisation du roi. Mais ce motif n'était qu'un prétexte. Les deux hommes entretenaient de vieilles rancœurs. Dans sa jeunesse, Rodrigue avait servi Sanche II, le frère d'Alphonse, que celui-ci avait probablement fait assassiner pour accéder au trône. Rodrigue ne lui pardonnait pas ce crime, qui l'avait privé du même coup d'un seigneur et d'un ami. De son côté, Alphonse supportait mal le charisme de Rodrigue. Il se méfiait de ce féal dont le respect un peu pincé ressemblait trop à du mépris. En fait, ces deux guerriers également ambitieux ne pouvaient pas se souffrir. La brouille était inévitable.

Rodrigue a neuf jours pour quitter le royaume. Quiconque lui ouvre ses portes aura les yeux crevés. Décret du roi. Où aller ? On est en 1081. L'Espagne est alors dans un invraisemblable imbroglio. Au nord, les royaumes chrétiens qui se font les uns aux autres la guerre. Au sud, l'Espagne musulmane, *al-Andalus*, morcelée en une vingtaine de royaumes indépendants, les *taïfas*.

des touristes en claquettes. Être enterré près de l'autel est généralement privilège d'évêque. Exception pour le Cid, héros national, qui d'ailleurs ne passa pas loin de la canonisation. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Philippe II voulut en faire un patron de la très catholique Espagne. À ma connaissance, le procès de canonisation est gelé. Il ne se trouve pas un cardinal espagnol, au Vatican, pour « pousser » le dossier du Cid. Dans notre époque exaltante de vivre-ensemble et de globalisation harmonieuse, on conçoit que cette figure éminente de la *Reconquista* soit jugée trop belliqueuse pour être posée en modèle.

« *Le Cid était-il un saint ?* » C'est de cette façon abrupte, un chouïa provocatrice, que j'abordai la librairie de Burgos, qui avait eu la bonne idée d'afficher sur sa devanture des vers du *Poème de mon Cid*. Elle me répondit très gentiment – comme on répond à un fou – que le Cid n'était pas un saint, mais un hors-la-loi généreux, un Robin des Bois castillan. On trouve dans *Le Poème* de nombreux vers qui l'attestent : « *Les cavaliers et les piétons, il en a fait des riches ; /*



LE GRAND SOMMEIL
 À une dizaine de kilomètres de Burgos, le monastère San Pedro de Cardeña (page de gauche) est intimement lié au Cid. C'est en effet au père abbé, don Sanche, que, partant en exil, il confia femme et enfants. Au-dessus de la porte d'entrée du couvent, le Campeador caracole toujours, écrasant sous les sabots de Babiéca des Maures épouvantés (ci-contre, à gauche). C'est aussi dans le monastère que reposèrent Rodrigue Díaz de Vivar et son épouse, doña Jimena, jusqu'à ce que les troupes napoléoniennes pillent les lieux en 1808. S'ils sont désormais vides, les sarcophages originaux du XII^e siècle y sont toujours conservés (ci-contre, à droite).



parmi tous ses hommes on n'eût pu trouver un seul besogneux. / Qui sert un bon seigneur vit toujours en délices. »

Chaque époque fait du Cid ce qui lui plaît. Philippe II, qui imposa la conversion des morisques, voulut en faire un saint matamore. Franco le bombardra « héros national ». Notre époque romantico-démocratique voit en lui un rebelle au grand cœur. Et la vérité historique, dans tout ça ? Les savants eux-mêmes se déchirent. Au XIX^e siècle, l'historien Reinhart Dozy, en bon moderne, ravi de dégonfler les mythes et de rapetisser ce qui est grand, en fit un aventurier avide et sans scrupules. Plus tard, l'érudit Ramón Menéndez Pidal remit, si l'on peut dire, le Cid en selle et en fit un chevalier parfait. Historiens et intellectuels inclinent vers la cidolâtrie ou la cido-phobie selon l'idée qu'ils se font de l'Espagne, chrétienne et chevaleresque, ou multiculturelle et tolérante.

Mais tout cela ne nous dit pas où alla se réfugier le Cid après son exil. Selon *Le Poème*, après avoir passé la nuit dehors comme un malpropre, Rodrigue prit la route du monastère San Pedro de Cardeña. Sa femme Chimène et ses filles l'attendaient, à genoux devant l'autel,

dévorées d'inquiétude. Le lieu est isolé, verdoyant, bucolique à souhait : un lieu charmant pour attendre son mari dans l'angoisse. La première chose qu'aperçoit le voyageur, quand il arrive de Burgos, c'est la sculpture du portail : un cavalier furibond foule aux pieds des démons moustachus et ridicules, qui sont des Maures. Pas de doute, nous sommes à la bonne adresse. « Voyez mon épée sanglante et mon cheval en sueur, / de cette façon se vainquent les Maures au champ de bataille. » (*Le Poème*). Le cheval, d'ailleurs, est enterré à deux pas. Il s'appelait Babiéca et est aussi célèbre que le Cid lui-même.

Babiéca, en Espagne, n'est pas qu'une monture. C'est une moitié de héros, dont l'autre moitié est le Cid. En effet le *Campeador*, dans la représentation que s'en font les Espagnols, est toujours à cheval. Pour les Français, au contraire, il est à pied. Pourquoi ? Parce que les Français connaissent le Cid par la pièce de Corneille. Or, ce qui intéresse Corneille, dans sa tragédie, c'est le combat entre l'honneur et l'amour. Pour mener un tel combat, point n'est besoin de Babiéca, qui de surcroît aurait posé d'évidentes difficultés de mise en scène.

Ainsi Corneille a fait du plus grand des chevaliers un vulgaire piéton. Allons plus loin : d'un champion de la *Reconquista*, cet élève des jésuites a fait le champion de la conscience. D'un guerrier puissant et viril, maître de soi, équilibré dans le bien comme dans le mal, il a fait un homme moral. Quatre siècles séparent le Cid du théâtre classique (1637) et celui du *Poème*, écrit vers 1200. L'homme a eu le temps de se raffiner, et la guerre sainte, de s'intérioriser.

« Si Babiéca est enterré loin de son maître, c'est la faute aux Français », me dit en substance le moine chargé des visites. Il m'apprend que Rodrigue reposait jadis à San Pedro, avant que les troupes napoléoniennes du général Darmagnac ne viennent piller les lieux en 1808. Pendant sept cents ans, les reliques du Cid avaient assuré au monastère un extraordinaire rayonnement. Un savant, Charles Autran, soutient même que c'est à San Pedro que s'est élaborée la geste du Cid : désireux d'attirer les foules, les bénédictins auraient inspiré le poème comme un moyen de propagande, pour lancer un pèlerinage qui apportait au sanctuaire prestige et profit. Le moine m'a montré

© DANIELE SCHNEIDER/SAIF IMAGES © AKG-IMAGES/ALBUM/AFO. © DIPUTACIÓN DE BURGOS.

le cénotaphe profané du Cid, à moi Français, avec un sourire en coin où je crus lire un mélange d'ironie et de ressentiment : « Bravo ! vous pouvez être fier de vous ! » Il est vrai qu'il n'y a rien de plus triste qu'un caveau vide. Quelques débris humains, ce n'est rien, mais ce rien est encore quelque chose. Cette poussière d'homme est au tombeau ce que l'âme est au corps, ce qui n'est peut-être pas très flatteur pour l'âme.

Au-delà de San Pedro, c'est la pampa, le vide, l'inconnu, le haut plateau de la Meseta et les montagnes de l'Aragon, quelque chose d'angoissant comme une page blanche et d'exaltant comme un départ. Le Cid a confié Chimène et ses enfants à don Sanche, abbé de Cardeña. Devant lui, une vie nouvelle. Il est accompagné de ses hommes liges, qui en le suivant dans la disgrâce accomplissent fidèlement leur devoir de vassaux. Ils partent trois cents (n'en déplaie à Corneille). De quoi faire du dégât et ramener du butin. Pour un noble expatrié, le moyen ordinaire de « gagner son pain », comme dit *Le Poème*, consistait à guerroyer pour le compte d'autrui, chrétien ou musulman, peu importe. Rien de scandaleux, pour un chevalier, à

mettre son épée au service d'un Maure. Cela se faisait. On n'est pas apostat ou « traître à sa patrie » pour avoir servi loyalement un Arabe. La patrie de ces hommes-là, c'était l'honneur, et le vrai scandale était de trahir la parole donnée ou de fuir le combat. En dépit de différences irréductibles, une même éthique, une même conception de ce qui fait la grandeur de l'homme unissait ces ennemis que trois siècles de guerre avaient paradoxalement rapprochés.

De 1081 à 1086, Rodrigue s'emploie donc comme chef de guerre à la cour des Beni Houd, rois de Saragosse. C'est à eux que l'on doit le palais de l'Aljaferia, l'un des derniers vestiges qui nous soient parvenus de l'architecture islamique au temps des *taïfas*. Il faut y aller pour comprendre le siècle du Cid. Qu'on se figure un Trianon enchâssé dans une caserne, un jardin des délices enclos dans une forteresse médiévale. De l'extérieur, que voit-on ? Un château mastoc qui dissuade le siège. On entre, et nous voilà dans *Les Mille et Une Nuits*. Arcs polylobés, stucs, ornementation dense comme une jungle, mais une jungle qui serait ordonnée et harmonieuse... Derrière ces murailles imposantes

s'épanouit un art baroque, alambiqué, subtil, qui devait plaire à l'âme compliquée des souverains andalous et, quelques siècles plus tard, aux voyageurs romantiques piqués d'orientalisme. « Ô palais de la Joie ! ô Salon doré ! / Grâce à vous, je suis au sommet de mes désirs. / Et même si mon royaume ne comportait d'autres choses, / Vous êtes tout ce que je pourrais vouloir. » Ces vers sont d'Al-Muqtadir, roi de Saragosse, qui maniait aussi bien la plume que le sabre.

Le Cid lui-même ne dédaignait pas la poésie, à condition qu'elle fût épique, c'est-à-dire roborative et vivifiante : on sait qu'il aimait à se faire lire les exploits des guerriers arabes des premiers temps de l'Islam. Rien n'exprime mieux que ce palais l'ambivalence de l'Espagne musulmane dans la seconde moitié du XI^e siècle. Moment de raffinement culturel et de faiblesse politique, où l'on préfère entretenir une brillante vie de cour qu'une armée redoutable. Les émirs, ramollis par la « culture », plus riches d'or que de soldats, n'ont pas d'autre choix que de payer des guerriers chrétiens pour assurer leur défense.

Pour le Cid, c'est une période heureuse. Six années passées le cul sur la

selle à butiner, si j'ose dire, c'est-à-dire à amasser du butin. À Saragosse, on le vénère. Le Roumi est victorieux, donc redoutable. À une époque où se pratiquent encore les duels judiciaires, la victoire n'est pas simplement le résultat d'un rapport de force. On l'interprète comme un verdict, un signe de la faveur divine. L'homme qui gagne toujours est un fléau de Dieu. Parce que le Cid est invaincu, on le croit invincible. Il inspire une espèce de frayeur sacrée, qui transparaît dans ces lignes de l'historien andalou Ibn Bassam au début du XII^e siècle : « *cet homme fut par son amour pour la gloire, par la fermeté virile de son caractère et par sa bravoure héroïque, un miracle des grands miracles du Seigneur* ».

Que Rodrigue fût un miracle, c'est une évidence pour les habitants de Lluçena del Cid. Ce village posé sur la Serra d'Espadà, au nord de Valence, se souvient du héros comme s'il était passé hier. Il aurait franchi, pas loin de Lluçena, un gouffre de 300 m pour jouer un tour aux Maures et montrer de quoi un preux est capable. Les habitants connaissent le site et l'indiquent volontiers aux voyageurs cicolâtres. C'est un lieu étrange, une anomalie géologique. On marche sur un sentier ravissant qui sent bon le pin et la Provence, et voilà que le sentier s'arrête net, comme ça, au bord d'un précipice, pour reprendre 300 m plus loin comme si de rien n'était. Un gros morceau de montagne a été gommé, tout bonnement, et remplacé par rien. Au milieu du paysage, ce vide donne l'impression d'un blanc dans un texte à trous. On conçoit que le Cid se soit agacé de cette négligence du Créateur, d'autant plus qu'il était poursuivi par 100 000 Maures, selon les estimations homériques de la légende. Il prit son élan et sauta, monté sur Babiéca qui en avait vu d'autres.

Passé Lluçena, la route n'en finit pas de descendre. On quitte l'intimité du ciel pour rejoindre le littoral et son inévitable poullerie. Enfin, on atteint Valence. Le vrai miracle, dans la vie du Cid, ce n'est pas le saut de Lluçena, c'est la conquête de Valence et la victoire contre les

Almoravides en 1094. Car Rodrigue, le chevalier en rupture de ban, a fini par se ranger sous la bannière d'Alphonse VI qui lui a offert l'occasion, face à cet ennemi bien plus menaçant, d'accroître son prestige militaire. Il s'est rendu maître de la ville et en est devenu le seigneur. La prise de Valence a alimenté la légende noire du *Campeador*. On raconte qu'après un an et demi de siège, il faisait lâcher les chiens sur les malheureux Valenciens qui fuyaient la ville à la recherche de pain, ou qu'il les brûlait vifs devant les remparts. C'est atroce. Mais les chroniques du temps sont pleines de ces atrocités. Le moyen d'être gentil, quand on est chef de guerre au XI^e siècle ?

Valence garde peu de souvenirs de ces temps épiques : quelques morceaux de

Le Cid n'est pas oublié, mais il n'est plus aimé. Il n'y en a plus que pour Quichotte.

muraille fondus dans la vieille ville, l'inévitable statue, c'est à peu près tout, avec la cathédrale, construite à l'emplacement de l'ancienne mosquée. C'est le Cid qui, le premier, transforma la mosquée en église et la confia à son ami, l'évêque Jérôme. Fraîchement débarqué de son Périgord avec l'ambition de bouter de l'infidèle, ce tonsuré magnifique maniait indifféremment l'épée ou le goupillon et demandait au Cid l'honneur de se battre en première ligne : « *Pour cela je sortis de ma terre et je vins vous chercher / pour le goût que j'avais de tuer quelque Maure; / je voulais honorer mon ordre et mes mains. (...) / je vous demande une faveur, qu'elle me soit accordée : / les premiers coups, qu'il me soit donné de les frapper.* » (*Le Poème*). Le discours plut au *Campeador* : ces gaillards-là étaient faits pour s'entendre. On voudrait les voir enterrés côte à côte sous la coupole de la cathédrale.

« *Le Cid est deux fois exilé. Exilé de son vivant, et exilé posthume*, me confie un guide touristique, ravi de parler du *Campeador* après avoir baladé toute la

matinée des Néerlandais en gueule de bois. *Car le vrai pays du Cid, ce n'est pas la Castille, c'est Valence.* » Allons plus loin : le grand amour de Rodrigue ne fut pas Chimène, mais Valence. J'en veux pour preuve le discours que le Cid prononça quelques jours après la prise de la ville, en juin 1094 : « *Je suis homme qui n'ai jamais eu de royaume et personne de mon lignage n'en a eu. Mais depuis le jour où je vins dans cette ville, je m'en suis épris, je la désirai et je priai Dieu Notre Seigneur de me la donner.* » Dieu la lui donna. Et la lui reprit.

Rodrigue vécut par l'épée et mourut dans son lit. À 56 ans, son corps encore vigoureux était couturé de cicatrices. Je jurerais qu'il les appelait ironiquement ses « décorations ». En 1102, trois ans après sa mort, la pauvre Chimène – qui

décidément aura passé sa vie à déménager et à pleurer un homme absent, en bonne femme de militaire – doit plier bagage sous la pression des Almoravides. Le Cid disparu, ces Sahariens islamisés devaient briser, pour quelques dizaines d'années, l'élan de la Reconquête.

Aujourd'hui, que reste-t-il du Cid dans le cœur des Espagnols ? « *Il n'est pas oublié, mais il n'est plus aimé, m'avoue le guide. Il n'y en a plus que pour Quichotte.* » Après le franquisme, les manuels scolaires répugnent à faire un « héros national » de ce batailleur infatigable dont la vie n'a pas toujours été édifiante. Et puis, le temps n'est plus à la célébration des hommes illustres dans le ton de Lavisse. On préfère, en effet, Quichotte à Rodrigue : le cavalier de la dérision est plus sympathique à la mentalité moderne que ce brave du XI^e siècle dont la virilité brutale et l'énergie primitive choquent nos standards décadents. Bref, il semble que le Cid soit condamné à être régulièrement banni de sa patrie. Il fait cavalier seul, fidèle à son destin. *✍*

© MATTES RENÉ/HEMIS.FR © ROBERT HARDING/HEMIS.FR © FOTOGRAFÍAS DE FUNDACIÓ CAIXA CASTELLÓ - CASTELLÓN EN RUTA



LE PALAIS DE LA JOIE
En bas, à gauche : le palais de l'Aljaferia, à Saragosse. Édifié au XI^e siècle pour servir de résidence de loisirs aux rois musulmans de la *tajifa* de Saragosse, il abrite, derrière une austère muraille ponctuée de tours crénelées, la plus délicate des architectures islamiques où se déploient à foison arcs polylobés, stucs, dense ornementation (*ci-contre*). De 1081 à 1086, le Cid se mit, comme chef de guerre, au service des rois de Saragosse, les Beni Houd. En bas, à droite : le ravin du « saut du cheval » non loin de Lluçena del Cid, dans la province de Castellón. La légende veut que, d'un bond, Babiéca ait franchi ce gouffre de 300 m, permettant ainsi au Cid d'échapper aux 100 000 Maures qui le poursuivaient.

